

couverte autrefois de ses nombreux villages, ont éveillé avec raison l'attention publique. Des explorateurs intelligents ont été, il y a trois ans, mesurer les ruines d'un ancien fort, bâti en pierre dans l'île connue autrefois sous le nom d'île St. Joseph, et aujourd'hui d'île de la charité. On voit encore ses murs s'élever de près de huit pieds au-dessus du sol, et on peut distinguer parfaitement ses contours et les quatre bastions qui les défendaient.

M. Boucher de Pénétanguishene, en visitant dernièrement des restes d'un autre âge, fit faire quelques fouilles au milieu des décombres, et il trouva plusieurs objets curieux et très-significatifs. Il recueillit des fragments de colliers sauvages formés du véritable *Wamwampum* blanc et rouge, des anneaux et une médaille en cuivre, des ossements humains, et un moule à faire des hosties, qui malgré son état d'oxidation, laisse distinguer parfaitement les emblèmes sacrés, qu'il devait reproduire. Cet instrument de sacristie ne diffère en rien de ceux qu'on emploie encore aujourd'hui, si ce n'est qu'il a (quoiqu'en dise le Croniqueur de la Gazette) un peu moins de délicatesse dans le travail et de perfection dans la gravure. C'est un objet plutôt vénérable que curieux. Nous ne doutons pas que des fouilles entreprises avec soin, et dirigées avec intelligence, ne dûssent amener d'autres souvenirs intéressants d'une époque qui ne vit plus que dans l'histoire.

Ces ruines, ces curiosités qui rappellent les Hurons, ce peuple le plus fidèle et le plus sincère allié des Français, nous reportent au moment de ses plus grands malheurs. Il avait eu ses jours de gloire et de triomphe, et l'Iroquois lui-même qui devait être son vainqueur, et on peut dire son bourreau, avait subi le joug de ses armes victorieuses ; mais cette prospérité n'eut qu'un temps soit que Dieu voulût punir des esprits trop longtemps sourds à sa voix, que depuis bien des années il leur faisait entendre inutilement par la bouche de tant d'illustres Missionnaires (2) ; soit que dans les secrets adorables de sa Providence, l'heure fût venue pour ce peuple, comme pour les autres, de disparaître de la scène de ce monde, où tout est changement et vicissitude.

C'est cette heure de combat et de désolation, que nous voudrions redire. Il y a toujours un vif intérêt qui nous attache au malheur. Il semble qu'on y retrouve un reflet de sa propre vie, ou comme un pressentiment de son avenir.

Les Hurons vécurent bien des années, heureux et tranquilles sur cette presqu'île gracieusement dentelée que les eaux du lac qui porte leur nom, viennent baigner au

(2) La mission des Hurons est certainement de toutes les missions du Canada la plus intéressante, et celle qui a coûté le plus cher à la foi. Elle offrirait à elle seule une riche mine à exploiter, on la piété trouverait ce qu'elle recherche surtout les plus beaux exemples de ferveur et d'héroïsme chrétien. Les Récollets la commencèrent les premiers en 1615, quand ils suivirent Champlain dans son périlleux voyage chez cette nation. En 1626, ils y introduisirent les Jésuites, à la tête desquels se trouvait le célèbre P. de Brebeuf qui devait devenir comme le Père de cette mission. et qui après l'avoir couverte de ses sueurs, pendant plus de vingt années, devait couronner son œuvre en l'arroasant de son sang.

Nord, au Sud et à l'Ouest, entre la baie Gloucester et celle de Nottawasaga. Des baies profondes et sûres, de nombreux cours d'eaux, un sol fertile quand il est arrosé, des eaux poissonneuses, des forêts bien peuplées d'animaux, des promontoires qui semblent taillés par la nature pour devenir des postes fortifiés, tout favorisait dans ces lieux, l'établissement de ce peuple guerrier commerçant et chasseur ; mais l'Iroquois que d'anciens ressentiments, et une secrète jalousie envenimaient depuis longtemps contre cette nation puissante, vint troubler son bonheur. Avant de se mesurer avec lui, il dissimula ses projets sanguinaires, et essaya ses forces contre des peuples voisins, et moins redoutables. Quand il se sentit assez fort, il se jeta sur les Algonquins et surtout sur les Hurons. Cette guerre, commencée on ne peut dire à quelle époque, ne se termina qu'au temps des Français et mit en combustion tout le Canada. Pendant près d'un demi siècle, nous pouvons suivre, aux traces de feu et de sang, la lutte terrible qui s'engagea entre ces deux peuples. L'Iroquois devait finir par faire plier la tête à son redoutable adversaire, et le noyer dans le sang.

Toutes ses tentatives se bornèrent d'abord à envoyer des escouades de guerriers dresser des embûches aux Hurons sur les fleuves et les rivières qu'ils descendaient pour venir trafiquer avec les Français au centre de leur colonie, ou qu'ils remontaient chargés du fruit de leur commerce. Un riche butin, quelques chevelures enlevées pour servir de témoignage de leur bravoure, quelques prisonniers destinés à devenir les triste victimes de leur cruauté insatiable, tel était le résultat de cette guerre de pirates. Elle suffisait pour entretenir dans la jeunesse l'esprit guerrier, le goût des courses lointaines et des expéditions périlleuses. Bientôt ce fut une guerre d'extermination, car le sauvage ne se croit pas suffisamment vengé tant qu'il n'a pas détruit entièrement son ennemi. La fureur des Iroquois était d'autant plus terrible, qu'elle était plus préméditée, et qu'elle n'avait rien de cette impétuosité irrésistible qui ne permet pas de suivre toujours les sages conseils de la prudence.

En 1642, cette guerre prit un caractère d'audace et d'acharnement beaucoup plus alarmant. Les Iroquois, par un plan habilement concerté et fidèlement suivi, s'étaient rendus les maîtres absolus de tous les passages. On resta pendant trois ans à Québec sans pouvoir communiquer avec les Hurons. Les Iroquois commençaient depuis un an à manier les armes à feu, qu'ils obtenaient des Hollandais leur voisins, et ils sentaient toute la supériorité qu'elles leur donnaient sur les Sauvages du Canada à qui les Français n'avaient pas encore osé confier des armes si meurtrières. Deux échecs qu'ils avaient éprouvés successivement, l'un, quand ils feignirent de vouloir faire la paix aux Trois-Rivières pour chercher un projet perfide, l'autre lorsqu'ils essayèrent d'attaquer les Français qui jetaient le premier fondement du fort Richelieu (3) les avaient aigris tellement qu'ils avaient résolu de décourager la colonie par leurs vexations, et de

s'emparer même de quelques Français, et surtout de quelques *Robes-noires*. Ils espéraient par là en imposer aux Français, et les séparer de la cause des Hurons, qui seraient pour eux une proie facile, quand ils les auraient séparés de leur plus ferme appui.

Le P. Jogues qui remontait chez les Hurons après une courte apparition à Québec, tomba au pouvoir des Iroquois sur les bords du Lac St. Pierre, le 2 juillet 1642, avec deux autres Français et dix-neuf Hurons. Le P. Bressany et plusieurs Français eurent le même sort les années suivantes ; mais les Iroquois dont l'audace croissait avec les succès, ambitionnant de faire de plus nombreuses victimes, allèrent porter la guerre jusqu'au cœur du pays ennemi. Il n'y avait plus alors de sûreté pour les Hurons dans la campagne. La pêche et la chasse ne pouvaient plus se faire sans danger, et les villages eux mêmes, malgré leurs fortes palissades, ou leurs positions avantageuses, n'étaient plus à l'abri de toute inquiétude, en présence d'un ennemi qui ne s'éloignait plus du théâtre de la guerre. Les massacres se multipliaient, et les Hurons malgré des prodiges de valeur et d'audace, voyaient disparaître successivement l'élite de leurs guerriers et la fleur de leur jeunesse.

Cependant l'année 1645 fut signalée par un moment de trêve. Le célèbre capitaine Agnier Kioctocon, à la tête d'un nombreux cortège, et chargé de riches présents, vint au nom de sa nation, porter aux Trois-Rivières des paroles de paix. Il était temps, dans l'intérêt de la colonie française, de mettre un terme à cette guerre, qui la ruinait en hommes et en ressources, et qui paralysait entièrement son commerce. Depuis assez longtemps la France, assez occupée de ses besoins intérieurs, n'envoyait aucun secours en Canada, et si les Iroquois avaient eu le secret de sa faiblesse, ils en auraient triomphé sans peine.

La paix fut donc conclue avec toute la solennité d'usage en pareilles circonstances ; mais ce ne fut qu'une paix simulée et de peu de jours ; elle couvrait un nouvel perfidie. Les Agniers ne voulaient la conclure qu'avec les Français, et non avec leurs alliés sur lesquels ils voulaient ensuite faire plus facilement main-basse. On s'en aperçut les effets que sur les rives du St. Laurent et dans le voisinage des Agniers ; car les autres cantons Iroquois étrangers à ce traité, avaient continué la guerre avec acharnement, surtout dans le pays des Hurons. Les traits d'héroïsme et d'audace intrépidité, se renouvelaient presque chaque jour dans les deux parties. En voici un exemple. La garde du village Huron de *Teanoutique* ou de St. Joseph, avait été confiée à la jeunesse, pendant que les guerriers couraient la campagne ou se préparaient au combat. Deux jeunes gens, restés seuls pendant une nuit sur la banquette au haut de la palissade, faisaient entendre de temps en temps selon l'usage, le cri de guerre, pour donner aux habitants une preuve de leur active vigilance, et leur permettre de reposer en paix. Deux Iroquois, embusqués dans les environs guettaient depuis longtemps ces sentinelles indiscrettes. Bientôt le silence prolongé de

(3) Aujourd'hui Sorel.